

Préface

C'était au dernier procès, à l'avant-veille du verdict, à l'heure des plaidoiries des avocats défendant les parties civiles. Julie, comme tous les jours, était assise au premier rang, face au box de verre où ruminait l'accusé. L'avocate de Julie, Caty Richard, s'est levée pour évoquer une dernière fois devant les jurés, après six longues années de procédure, cette cliente si particulière et si attachante : « Vous avez vu, elle a mis une jupe rose. Pour une cour d'assises, c'est un peu flash, mais elle m'a dit que c'était pour me faire plaisir, elle sait que j'aime le rose, pour me remercier de l'avoir défendue pendant toutes ces années... Elle est comme ça, Julie. » Elle est comme ça, en effet. Grièvement blessée, et miraculeusement vivante après son agression au Maroc, elle n'a jamais voulu endosser l'habit conventionnel de la victime. Elle est restée telle qu'elle a toujours été, rigolote, expansive, névrosée à souhait et belle comme un cœur. Et dérangeante donc.

Car il est certain que nous nous faisons une idée précise de la manière dont doit se tenir la victime d'une tentative de meurtre : toute habillée de noir sans doute, une larme au bord des yeux, un mouchoir dans la main droite peut-être, et un maquillage discret. Tout l'inverse de Julie. Ce refus de se plier aux codes de la victime lui a sans doute joué des tours.

Car il me faut vous prévenir. L'histoire dans laquelle vous allez entrer est, au sens littéral du terme, incroyable. Et je dois confesser que moi-même, bien qu'en ayant vu des vertes et des pas mûres en matière criminelle, j'ai eu du mal à la croire entièrement. Je le lui ai dit d'ailleurs, au soir de sa déposition qui avait duré huit longues heures, à la barre de la cour d'assises : « Julie, j'ai eu du mal à te croire. » Je savais qu'elle ne m'en voudrait pas, parce que nous nous aimons bien. Et d'ailleurs elle ne s'en est pas offusquée, puisque c'est son lot depuis le début de cette affaire, et que ça lui a valu de se faire traîner dans la boue du début à la fin de ce dossier. En écrivant cela, je ne dis pas que Julie a menti, *loin de là*. Je dis seulement que Julie, embarquée dans une affaire incroyable, s'est retrouvée dans la position terrible de devoir raconter une histoire que tout le monde aurait d'un bout à l'autre du mal à accrédi-ter.

Comment, par exemple, cette fille intelligente a-t-elle pu gober qu'il fallait souscrire pour six millions et demi d'assurances décès au profit de Leulmi pour décrocher un visa pour l'Algérie ? Car Julie sait, comme chacun d'entre nous, que la signature d'une

assurance décès n'a jamais été un critère déterminant dans l'octroi d'un visa, ni en Algérie ni ailleurs. Et pourtant elle l'a fait, et s'est trouvée condamnée à en faire le récit pendant six longues années, devant des gendarmes, des juges d'instruction et des journalistes souvent perplexes. Tout comme elle a écrit, de sa propre main, sous la dictée de Jamel dit-elle, des lettres que l'accusé a toutes conservées, et qui la font passer pour une érotomane vengeresse.

Au moment où s'achève, par deux condamnations successives à trente années de réclusion criminelle, le parcours judiciaire de l'affaire Leulmi, je ressens, comme tous ceux qui se sont approché un peu près de ce dossier, une frustration terrible : je ne sais pas, et nul n'a été en mesure de nous dire vraiment, comment Julie, et avant elle Kathlyn, et après elle Karine, se sont trouvées embobinées au point de perdre tout sens commun, d'avalier « des parpaings » comme a pu le dire le président de la cour d'assises d'appel.

De loin en loin, on a évoqué une emprise, et une manipulation mentale, sans aller au-delà, sans en décrire le mécanisme. Sur ce plan-là, il me semble que la Justice n'est pas allée au bout de son travail. Mais le pouvait-elle ? Car on touche là au plus grand mystère de l'humanité, qui est la raison pour laquelle des êtres s'aiment et se déchirent, s'obéissent et se désobéissent, entrent en fusion, et le lendemain en guerre. Je le regrette pour Julie, pour ses formidables parents, pour ses deux adorables filles qui ont grandi avec cette histoire et qui n'avaient rien demandé, pour Brigitte la maman de Kathlyn, et pour la bouleversante

Karine, qui avaient le droit de comprendre pourquoi on les avait fait toutes les trois passer pour des cinglées, alors même qu'elles étaient juste tombées amoureuses, légitimement amoureuses, amoureuses jusqu'à l'aveuglement.

Christophe Hondelatte

Prologue

Regardez-moi : un grand sourire comme symbole du bonheur. Toujours disponible pour aider et soutenir les autres. Marrante, battante, optimiste, insouciant. Je porte un masque montrant une belle image. Pourtant, la réalité est bien différente. Intérieurement, je suis morte.

Je n'arrive plus à me projeter. Je me lasse très vite. Je n'ai confiance en personne au point de devenir trop exigeante et méfiante. Je me sens livide, triste et sans le moindre souffle de vie. Exsangue. À jamais figée dans ma souffrance. Sais-je encore aimer ?

Malgré tout je continue d'avancer. Je garde à l'esprit que je suis une miraculée pour ne pas tomber. Je pense à Kathlyn pour laquelle il n'y a pas eu de miracle. Et qui est morte, assassinée par un monstre. C'est pour sa vie sacrifiée, pour celle de sa famille, saccagée et meurtrie, que je dois me battre. Car mon tortionnaire, qui est aussi le sien, sortira un jour de prison. Il vivra sa vie pleinement, fera sauter ses enfants sur ses genoux.

Ce livre est aussi pour mes parents, dont l'amour sans faille me porte. Pardon pour toutes les nuits et tous les jours d'inquiétude. Merci d'être les parents que chaque enfant rêve d'avoir.

Ce livre est enfin pour mes filles, afin que jamais elles ne soient victimes d'un tel homme. Pour que mes princesses deviennent fortes, bien plus que je ne le serai jamais, moi qui suis trop sensible, trop naïve, j'ai décidé de tout dire, sans omettre le moindre détail.

C'est pourtant avant tout pour mettre un terme à ma douleur en la gerbant sur papier blanc que j'ai commencé à noircir les pages. Pour que jamais plus la faiblesse ne me cloue le bec quand mon cœur veut hurler. Pour ne plus être cette femme trompée, battue, humiliée, trahie qu'il a voulu faire de moi.

Pour comprendre, en définitive, comment il a pu me faire tenir le premier rôle de cette histoire qu'il écrivait à mon insu : l'histoire où ma vie valait huit millions.

Préambule

L'« accident »

20 décembre 2009

Une grande ligne droite sans éclairage... Une route déserte. Je roule tranquillement en suivant la voiture de Jamel comme il me l'a demandé. Il fait nuit, j'ai horreur de conduire à la lueur des phares et je ne suis pas vraiment rassurée. Un rond-point, puis un autre...

Soudain, je perds sa voiture de vue. Je continue de rouler, mais je ne suis pas tranquille. Quelque chose cloche. Malgré l'air doux qui pénètre par ma fenêtre entrouverte, je sens l'angoisse monter. C'est irrationnel.

Peut-être qu'il a fait le tour du rond-point pour blaguer.

Mais même cela ne m'apaise pas. Je jette un coup d'œil dans le rétroviseur. S'il avait voulu me faire une farce, il devrait me suivre maintenant. Mais je n'aperçois la lueur d'aucun phare.

Je tremble et ne peux retenir mes larmes. Pour contenir la peur qui me saisit d'un coup, je hurle comme une dingue dans la voiture :

— Jamel, Jamel, Jamel... T'es où ?

Les secondes passent comme des heures sur cette route toujours déserte.

Soudain, quelque chose vient percuter ma voiture par l'arrière. Je suis projetée en avant, comme si j'étais dans une auto-tamponneuse. Un deuxième choc, puis un troisième... Encore et encore. Tétanisée par la frayeur, je n'ai pas tout de suite l'idée d'appuyer sur l'accélérateur. D'autant qu'au même moment, j'entends un bruit sourd provenant du coffre de la voiture. Une voix qui appelle au secours. *Quelqu'un est enfermé dans mon coffre !*

Brusquement, mon véhicule quitte la route.

Ça y est, c'est fini. Je vais mourir.

Je m'appelle Julie

Le 10 octobre 1983, à la maternité de Saint-Cloud, vers 9 heures, ma mère me met au monde, non sans mal. Elle a voulu accoucher dans cette maternité, car, à cette époque, il y était pratiqué des techniques permettant d'accoucher sans douleur. Malheureusement, le médecin annonce que l'accouchement ne se passera pas comme prévu puisque je dois naître par césarienne. Quoi qu'il en soit, ma naissance plonge mes parents dans une profonde joie.

Ils sont aimants, attentionnés et généreux. Mon papa est cheminot et ma mère, assistante maternelle. Très rapidement, une petite fille, Émilie, est placée par les services de protection de l'enfance dans notre famille. Mes parents nous élèvent sans faire de différence. À la maison, j'ai donc un grand frère, une grande sœur et la petite Émilie à laquelle je m'attache beaucoup. Bientôt, celle-ci retourne vivre avec sa maman. À cette époque, je ne comprenais pas, j'étais encore trop petite pour ça et son départ m'attriste énormément...

Aujourd'hui encore, je me souviens avec émotion de cette jolie poupée métisse. Ensuite, c'est Marie-Esther, une petite Haïtienne de deux ans, qui est entrée dans nos vies. La couleur chocolat de sa peau m'intriguait et m'émerveillait à la fois. Nous sommes rapidement devenues complices. C'était ma petite sœur de cœur et elle était à croquer. Je me souviens qu'on jouait beaucoup ensemble, j'adorais l'embêter. Puis une autre petite fille, Eiden, venue du Zaïre, est venue agrandir notre jolie famille. Ce fut ensuite le tour de Sofia, une toute petite fille mi-marocaine mi-algérienne. Elle avait neuf mois le jour où nous l'avons recueillie. Ézéchiël et Elliot sont arrivés ensuite, il y a quelques années seulement. Une belle et grande famille aux neuf drapeaux – pour les voisins, nous sommes d'ailleurs « la famille Benetton » !

J'ai encore, au fond de la mémoire, de tendres souvenirs de réveillons en famille... C'étaient des moments magiques. Maman exigeait toujours un vrai et grand sapin mesurant deux mètres cinquante. Dans mon souvenir, l'arbre, décoré de boules magnifiques et de guirlandes scintillantes, occupait presque tout l'appartement. Mais, c'était une tradition et il était hors de question de passer un Noël sans un énorme sapin.

J'étais curieuse de tout et mes parents n'ont mis aucune borne à mes envies de découvertes. Je me suis essayée à de nombreux sports en club : la danse, le patinage artistique, la gym, l'équitation... et même la boxe ! J'adorais aussi chanter, tout en sachant pertinemment que je ne deviendrais jamais une diva.

Je n'ai pas encore vingt ans quand je rencontre l'amour de ma vie. Un mot, un regard, et mon cœur a fondu en le serrant contre moi... Mais la vie en rose ne s'impose pas longtemps. Il fait partie d'une communauté de gens du voyage et sa mère ne m'accepte pas. Je ne suis pas des leurs. Très vite, ce rejet engendre des conflits. Notre foyer vibre sous les cris, les pleurs et les coups. De cette union d'amour et de larmes naît pourtant un enfant : une très belle petite fille qui nous comble de joie.

Notre merveilleuse princesse, toujours souriante. Nous voulons tout lui montrer, nous l'emmenons partout : au parc Disney, au parc Astérix, à la piscine, au zoo... C'est une période magnifique, qui dure jusqu'aux cinq printemps de notre poupée. Car, même si notre couple se déchirait, on s'aimait.

Nous décidons cependant de nous séparer fin 2007. On se disait, comme tout le monde, que mieux valait un papa et une maman séparés que deux parents qui se déchirent. Aujourd'hui, je n'en suis pas si sûre.

En partant, il me laisse un cadeau pour le moins inattendu. Une nuit, alors que je travaille en service pédiatrique, je me sens faible. Ma collègue me propose un bilan sanguin pour mettre en évidence un manque de fer. Le résultat de l'examen est sans appel : je suis enceinte de trois mois !

Mais comment est-ce possible ?

Après une échographie, le gynécologue m'annonce que l'enfant va bien. Pourtant, je sens que quelque chose ne va pas.

Oh, tu dois te faire des idées !

Cette angoisse réapparaît sans cesse... Je ressens un mal profond... C'est inexplicable, mais ce sentiment ne cesse de me hanter, jusqu'à devenir une certitude : mon bébé souffre. Ce n'est qu'après la dernière échographie que le médecin m'annonce sur un ton sourd, presque inaudible :

— Julie, ton bébé à un souci. Il souffre d'une malformation du cœur très grave.

Je suis sous le choc. La foudre s'est abattue sur moi. Je ne peux plus bouger. Même la souffrance semble avoir soudain reflué. Seules les larmes, qui ne cessent de couler sur mes joues, me prouvent que je suis encore vivante. Le médecin pose ses lunettes sur le bureau et met sa main sur la mienne.

— Je crois qu'il vaut mieux avorter. D'autant que cette malformation s'accompagne presque systématiquement d'une trisomie lourde, la 22.

L'enfant qui vit en moi doit mourir ?

Il n'en est pas question. À plus de sept mois de grossesse, je décide d'effectuer une amniocentèse pour vérifier que l'enfant n'a pas de trisomie. Les résultats sont rassurants. Alors, au-delà de la douleur et de la tristesse, je décide de laisser grandir mon enfant. Après une grossesse très difficile, mon bébé voit le jour. C'est une jolie petite fille dont les premières semaines de vie se passent presque exclusivement à l'hôpital. Je l'accompagne pour chaque examen : scanners, radios, IRM, scintigraphie... À quelques mois de vie, elle subit avec courage deux très lourdes opérations à cœur ouvert.

Lorsque nous rentrons à la maison après la seconde opération, je défais doucement ses petits vêtements. Les prises de sang, les perfusions, les transfusions, les opérations ont laissé de multiples traces sur son corps. Elle n'a que sept mois, et déjà une multitude de cicatrices. Je sais que la maladie de ma fille ne sera pas guérissable et que les années à venir seront compliquées.

D'autant que, lasse des conflits, des violences et des larmes, j'ai décidé de couper les liens avec le père de mes deux filles. Certes, mes parents sont là pour m'aider et me soutenir. Mais mon homme est sorti de ma vie – de *nos* vies. Lorsque je couche ma toute petite fille dans son berceau, l'angoisse m'étreint : aurai-je la force, seule, de faire face ?